

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier, François Cloutier et Emmanuel Simard

Numéro 182, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2021). Compte rendu de [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (182), 80–83.

Une bédéiste en cavale

Bande dessinée Virginie Fournier

Réunis puis commentés a posteriori, les carnets de résidence

d'Iris nous transportent aux quatre coins de la planète.

Publié à Pow Pow, *Occupez-vous des chats, j'pars !* rassemble les péripéties d'une « little desperate Iris » (comme l'autrice se plaît à se décrire), qui décide de saisir – voire de générer – des occasions pour créer et présenter son travail à l'étranger. Au moment où commence l'album, Iris, qui a déjà fait paraître un livre et quelques fanzines, désire se consacrer pleinement à un nouveau projet. Elle se sent coincée à Montréal, enlignée dans une blessure sentimentale qui ne cicatrise pas. L'appel de l'aventure se fait alors sentir, d'autant plus que son réseau de contacts s'est élargi, et que plusieurs auteur·rices – notamment Lisa Mandel et Boulet – sont prêt·es à la recevoir en France. C'est la première expérience du genre pour Iris, qui se rend par la suite en Belgique, en Russie et même au Japon.

Le récit des aléas quotidiens, auquel s'entremêlent l'émerveillement et la découverte de l'inconnu propres aux voyages, nous ramène à l'âge d'or des blogues autobiographiques de bande dessinée, mais avec un certain recul. En effet, l'ouvrage d'Iris est bonifié par des chapitres qui font le pont entre l'avant et l'aujourd'hui, qui précisent des anecdotes ou en racontent de nouvelles, et ce, afin de mieux saisir ce que le voyage implique dans le parcours professionnel, mais surtout personnel, de l'autrice.

Faire partie de la bande

Un des thèmes qui ressort particulièrement de l'album est l'importance de l'amitié et du réseautage dans la carrière d'Iris. Je ne parle ni d'amitiés personnelles proprement dites, ni de favoritisme, ni de cinq à sept organisés pour rentabiliser son PR, mais plutôt de cercles de pairs qui accueillent avec bienveillance l'autrice voyageuse ; d'une forme de solidarité artistique qui semble aller de soi dans la communauté où elle fraie. L'album donne à voir comment ces expériences

positives et enrichissantes encouragent les artistes dans le développement de leur démarche et le raffinement de leur style, par exemple quand Iris détaille l'évolution de son autoportrait dans ses bédés, de la colorisation de ses cheveux à la manière de tracer son nez.

Iris nous rappelle l'importance de prendre des risques.

La narratrice évolue donc dans le regard de ses pairs. Les moments où elle manifeste son enthousiasme vis-à-vis des artistes qu'elle rencontre comptent parmi mes passages préférés de l'album. Sans tomber dans l'énumération de « vedettes », Iris insiste plutôt sur la vivacité d'un milieu, mais également sur l'importance de l'entraide et des collaborations dans son parcours. Les ateliers collectifs fréquentés, les petits cafés pittoresques ou encore les soirées dans des bars de quartier constituent autant d'occasions pour aborder concrètement la pratique de la bande dessinée, tantôt en commentant l'évolution de son dessin, tantôt en attestant du foisonnement des genres, des démarches et des possibilités de collaboration. De ses expériences en résidence, Iris retient qu'elle peut rêver grand, malgré les vertiges que cela occasionne.

Partir pour se découvrir

Car Iris rend aussi compte, avec honnêteté, des moments plus difficiles de ses débuts. Son syndrome de l'imposteur persiste en dépit des encouragements reçus. Il faut dire qu'il y a beaucoup de risques à prendre pour créer, et que cette mise en danger de

soi doit être contrebalancée par une bonne dose de confiance. Il s'agit d'un équilibre difficile à atteindre, surtout en début de carrière. À cela s'ajoutent des enjeux financiers, car la précarité fait partie intégrante de la réalité des jeunes artistes. Iris illustre bien comment les difficultés financières s'arriment à ses questionnements liés à la légitimité de son travail. Sans pour autant laisser entendre que ces anxiétés disparaissent avec le temps ou selon l'avancement d'une carrière (en fait, l'autrice nous confirme que ce n'est pas le cas), Iris révèle de quelles manières celles-ci l'ont affectée dans son cheminement et comment elle a pu traverser plusieurs épreuves grâce à un réseau de soutien et à sa propre détermination. Par son authenticité et son humour, la bédéiste parvient à toucher ses lecteur·rices, même si tous·tes n'aspirent pas à faire de la bande dessinée.

Si j'ai apprécié cette (re)plongée dans les carnets de résidence d'Iris et les enjeux qu'ils soulèvent, il ne faut pas s'attendre à lire un récit dense ou même dramatique. Les épisodes racontés font certes surgir des questionnements et des réflexions plus profondes, mais en grande partie, ils s'appuient sur des anecdotes de voyage tragico-comiques et de courtes chroniques culinaires (qui, d'ailleurs, donnent très faim). On ne devrait pas boudier son plaisir pour autant, car c'est une excellente lecture pour se réconcilier avec la fin du confinement et le retour des interactions sociales.

Avec *Occupez-vous des chats, j'pars !*, Iris nous rappelle l'importance de prendre des risques, de se laisser entraîner au hasard des rencontres. Une traversée qu'il vaut la peine de tenter.



Nouveau classique

Bande dessinée François Cloutier

Enfin réunis, les deux tomes de *Whitehorse* sont encore meilleurs que dans mon souvenir.

L'histoire d'Henri Castagnette, auteur en devenir d'un roman mettant en vedette Pépin le Bref, n'a rien de banal. Samuel Cantin présente un antihéros parfait, un personnage parfois insupportable en raison de sa suffisance, mais tout de même terriblement attachant. Quiconque a lu les albums précédents du bédéiste – *Phobie des moments seuls* (2011) ainsi que *Vil et misérable* (2013), tous deux parus aux éditions Pow Pow – connaît bien son penchant pour l'absurde. *Whitehorse* suit cette voie, comme le prouvent les premières pages : Henri y apprend qu'il souffre du syndrome de la tortue, une maladie qui rapetisse ses membres d'un côté, tandis que de l'autre, ils deviennent énormes. Comme si ce n'était pas assez, le médecin qui lui annonce la nouvelle est pour le moins particulier, y allant de blagues douteuses et de répliques telles que « crisse, chus cave » tout en s'esclaffant.

Dans tous les sens

Le pauvre Henri voit sa vie complètement bouleversée lorsque son amoureuse, Laura, doit partir à *Whitehorse* pour tourner un film avec Sylvain Pastrami, un réalisateur en vogue. Le jeune écrivain est envahi par la jalousie. Il fait tout en son pouvoir pour convaincre sa bien-aimée de ne pas tomber dans le piège du cinéaste, qu'il déteste. Il va même jusqu'à assister à une fête organisée par Pastrami pour prouver à Laura que cet homme est malveillant. La situation dérape lorsqu'on apprend que Sylvain suit une cure au cours de laquelle il doit boire son urine, qu'il ne porte pas de sous-vêtement sous son kilt, et que Laura et Henri se droguent. Les malaises s'accumulent, tant dans cette partie que dans le reste du livre, Henri maîtrisant l'art de se mettre le pied dans la bouche plus souvent qu'à son tour. Plusieurs personnages commettent des faux pas, généralement dans des moments

de fébrilité. Je pense ici à la scène où Pastrami se fait surprendre par Laura en train de parler au téléphone avec Sébastien, l'un de ses « alliés » dans sa quête amoureuse de la comédienne. Le pauvre réalisateur, qui d'habitude cache bien son jeu, commence à dire la vérité et dévoile ses intentions à celle qu'il tente de séduire.

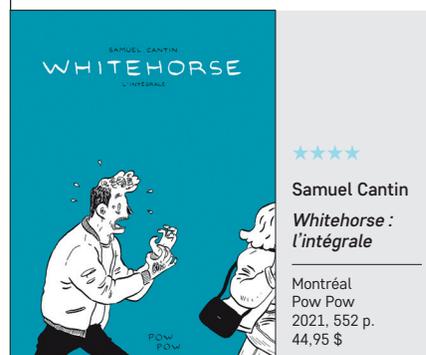
La lecture de cette édition intégrale de Whitehorse met en lumière le génie – osons le mot – de Samuel Cantin.

Le dessin de Cantin peut paraître brouillon, mais lorsqu'on s'y attarde, on se rend compte qu'il n'en est rien. L'artiste évite les fioritures, se limite à l'essentiel et arrive brillamment à partager les émotions de ses protagonistes par de simples détails, comme un sourcil froncé ou une bouche pincée. Les arrière-plans sont dépouillés : les héros occupent entièrement l'espace. Une des forces de l'album réside dans les très nombreux (et parfois interminables) dialogues. Les angoisses d'Henri, ses coups de gueule, le plaisir qu'il éprouve à voir ses ennemi-es échouer, ses réflexions du type « c'est ça que ça fait l'amour : ça rend fasciste », tout nous est offert, et ce, pour notre plus grand bonheur. C'est le comble de l'ironie de lire les envolées de l'auteur d'un roman ayant comme héros Pépin le Bref. Cela dit, les personnages ont de la répartie. Henri est le plus volubile, mais son ami Diego et Laura lui renvoient la balle avec aisance.

Puis vint l'apothéose

Cantin ne donne aucun répit à ses lecteur-rices. Même lorsque les discussions s'étalent sur plusieurs planches, des éléments de surprise jaillissent toujours : les protagonistes ne vont jamais là où on les attend. Dans la deuxième partie de l'œuvre, on est plongé-es dans le tournage du film de Sylvain Pastrami, qui se déroule comme prévu à *Whitehorse*. Cependant, des problèmes surgissent avec l'apparition de pélicans géants, qui ont la mauvaise habitude de manger les humains. Laura, de son côté, questionne le réalisateur à propos de ses motivations. Henri, pour sa part, sort d'un coma de deux jours après s'être cogné la tête en faisant des roues latérales. Il s'envole pour *Whitehorse* avec son copilote Diego. Ils arrivent finalement dans la capitale, qui ressemble plus à un village digne d'un vieux western spaghetti qu'à la vraie ville, et tentent de tirer Laura de l'embarras. Soyez sans crainte : aucun divulgâcheur ici. De toute façon, vous ne me croiriez pas.

La lecture de cette édition intégrale de *Whitehorse* met en lumière le génie – osons le mot – de Samuel Cantin. Au-delà des péripéties saugrenues, la présentation d'Henri, de Laurie, de Diego et de Sylvain Pastrami apparaît plus subtile qu'on ne l'aurait cru. S'il y a une justice en ce bas monde, cet ouvrage devrait devenir une référence au cours des prochaines années.



Tous coupables

Bande dessinée François Cloutier

La tragédie ferroviaire qui a fait quarante-sept morts à Lac-Mégantic en 2013 a souvent été racontée, mais jamais de cette façon. Album imparfait, mais lecture obligatoire.

Les images apocalyptiques diffusées par les médias au lendemain de l'accident hantent encore les mémoires. Cependant, qui se souvient de ce qui a été dit pendant le procès de Tom Harding, le conducteur du train ? Hormis les citoyen·nes de Lac-Mégantic, qui s'est intéressé à la reconstruction d'une partie de la ville ? L'autrice et militante Anne-Marie Saint-Cerny est de ce nombre. Son essai *Mégantic : une tragédie annoncée* (Écosociété, 2018) brosse un portrait horrifiant de ce qui s'est passé avant, pendant et après l'événement. L'adaptation du livre en bande dessinée, brillamment illustrée par Christian Quesnel, conserve la même structure dramatique.

Le drame

Difficile de ne pas être révolté·es dès les premières planches de l'album, alors que le maire de Nantes, une municipalité voisine de Lac-Mégantic, rencontre des représentants de la compagnie ferroviaire MMA, propriétaire du train meurtrier. Ceux-ci l'informent de la nouvelle règle de l'entreprise, celle de confier à un seul homme la tâche de conduire un train de plusieurs centaines de citernes de pétrole. Puis les auteur·rices montrent comment le Canadien Pacifique (CP) modifie les papiers de contrôle afin de faire croire que la matière transportée est sans danger. Cette séquence s'avère plus didactique, mais elle demeure essentielle pour comprendre à quel point la sécurité de la population est le dernier souci des multinationales. Une partie du talent de Christian Quesnel réside d'ailleurs dans son habileté à illustrer le drame : son dessin est sombre, et la composition des planches dynamise le propos, plutôt aride par moments.

Malheureusement, certains dialogues sonnent faux et semblent même plaqués. Par exemple, quand Tom Harding frappe un chevreuil avec sa locomotive, il se dit à lui-même : « Pauvre bête, 72 citernes, 11 000 tonnes d'acier qui frappent, ça laisse aucune chance... Si au moins y'avait un autre homme avec moi... » Un peu plus de subtilité aurait été souhaitable. La narration est assurée par une grand-mère et sa petite-fille, la première donnant des leçons moralistes sur la vie à la deuxième. Cette façon de raconter n'apporte rien au récit et donne la fâcheuse impression qu'on veut souligner à grands traits le message.

Les pages consacrées au terrible accident sont empreintes de sobriété. Les teintes de bleu foncé font place à un rouge sanglant qui évoque le drame. L'habile composition graphique qu'on retrouve dans quelques planches laisse deviner la perte d'êtres chers. Les dessins dépouillés expriment davantage la désolation que n'importe quelle autre illustration.

Le premier volet de la bande dessinée se clôt sur le témoignage, accordé trente heures après l'explosion, d'un résident de Lac-Mégantic, Raymond Lafontaine. De tels propos, en plus d'illustrer l'immense chagrin que les survivant·es ressentent, dénoncent l'inactivité des autorités locales et gouvernementales, ce qui nous amène à la deuxième partie du livre, tout aussi troublante. Elle met en lumière le *modus operandi* des multinationales, qui rachètent diverses compagnies de façon cavalière afin de les exploiter à moindre coût, générant ainsi un maximum de profits. Lorsqu'une tragédie survient, elles font tout en leur pouvoir pour s'en laver les mains et désigner des boucs émissaires.

Capitalisme mortel

C'est une attaque en règle contre le capitalisme sans scrupule qu'on lit dans les dernières planches de l'album. La classe politique en prend aussi pour son rhume : pensons aux actions discutables des trois ministres des Transports du Canada qui, entre 2013 et 2021, semblent n'avoir posé aucun geste concret pour que d'autres catastrophes du genre soient évitées. Les dessins dépeignant les plans des bâtiments abîmés du centre-ville et ceux des immeubles rasés sont choquants : beaucoup de bâtisses ont été détruites pour « la restructuration ». Il est certes consternant d'apprendre que plusieurs propriétaires ont été exproprié·es, même si leurs habitations n'avaient pas subi de dommages. Cette partie de l'ouvrage aurait gagné à être traitée avec plus de finesse : remplacer les intervenant·es politiques par des corbeaux, alors que les autres personnages affichent des traits humains, relève de la facilité.

Belle et chaleureuse idée d'avoir inclus à la fin de l'œuvre des fragments documentaires, dans lesquels illustrations et photos sont commentées par la scénariste et le dessinateur. Ces archives donnent accès à des éléments qui ont inspiré les créateur·rices. Ils précisent leur vision.

Somme toute, *Mégantic, un train dans la nuit* n'est pas un livre parfait, mais il n'en demeure pas moins nécessaire.



★★★★

Anne-Marie Saint-Cerny et Christian Quesnel

Mégantic, un train dans la nuit

Montréal
Écosociété
2021, 96 p.
29 \$

Des voix dans le jardin

Beau livre Emmanuel Simard

Un livre énigmatique, d'une poésie drue et franche, par une artiste qui persiste à chercher *le lieu*.

À propos de *Finnegans Wake* (1939), James Joyce écrivait : « Le monde de la nuit ne peut être représenté dans le langage du jour¹. » Bien que *Le jardin d'après*, de la photographe Anne-Marie Proulx, ne traite pas spécifiquement de la nuit, il s'harmonise bien avec les mots de l'écrivain irlandais. Les photographies de l'artiste tracent un parcours avant même qu'il ne soit visible pour les marcheur·ses ; un parcours fait de voix qui nous appellent, comme des spectres agités à la recherche d'un autre lieu, et nous guident dans les dédales d'un « nouveau monde » entre urbanité et végétation, désolation et vie.

Publié à l'enseigne parisienne Loco, dont les spécialités sont la photographie, l'architecture et les arts, ce livre se veut une relecture photographique du roman *Le premier jardin*, de l'écrivaine Anne Hébert, qui figure au panthéon de plusieurs lecteur·rices. Les choix esthétiques de la conceptrice graphique Marie Tourigny s'inscrivent dans la politique des éditions Loco, où l'on résiste à la domestication livresque. La jaquette sert de canevas à une photo mystérieuse, assez foncée, dont les rares éclats de lumière laissent entrevoir des feuillages de plantes ; on dirait presque un sténopé. Sur la couverture, aucune indication paratextuelle, sauf le nom de la maison d'édition. Et sur la quatrième de couverture, un code-barres assez discret. Si l'on dépouille l'ouvrage de sa jaquette, on découvre une réplique, en version noire, de la maquette de la collection « Cadre rouge » des éditions du Seuil – collection, faut-il le rappeler, dans laquelle a été publiée l'œuvre d'Anne Hébert en 1988. *Le jardin d'après* conserve également les mêmes dimensions que le livre d'origine, ce qui confère une aura romanesque au projet.

La voix des lieux

« Dans les images que j'ai ramenées de l'intérieur de tes terres, le territoire nous fait voir des étoiles et des mouvements, entendre des voix, ressentir des présences », écrit Proulx à l'artiste Mathias Mark² dans un échange à propos d'un précédent projet artistique. Et ses mots déploient toujours leur énergie dans *Le jardin d'après*. Pas de mimétisme banal ici, peu de visages et de corps, mais les répliques d'une même voix, d'une même femme ayant cumulé les rôles. En effet, tout au long du *Jardin d'après*, de courts extraits de répliques ou de monologues, incarnés par des protagonistes féminins, font admirablement écho à l'œuvre d'Anne Hébert. Ces fragments, choisis aussi bien chez Molière que chez August Strindberg, s'allient au sens des images, à leur résonance, et accentuent le rythme du texte aux couleurs beckettiennes. Le rapprochement est facile, direz-vous, car Flora Fontanges, le personnage du *Premier jardin*, retourne à Québec pour y jouer du Samuel Beckett, alors l'impression de lire, dans le beau livre de Proulx, *Mal vu mal dit* (1981) est plus puissante. On y sent l'escarpement dans la voix, les césures, les cassures ainsi que les rappels de texture dans les paysages que la photographe nous présente, ces « lieux interdits où elle n'ira jamais » (Anne Hébert).

Le jardin d'après

Seul point négatif : je n'arrive pas à comprendre la nécessité d'avoir segmenté le livre en quatre parties. L'utilité de chacune d'entre elles demeure au mieux énigmatique, sinon nulle. Le contenu, qui varie néanmoins, est sensiblement dans les mêmes tons. Cela dit, cette petite lacune formelle ne met pas du tout en péril la qualité de l'ouvrage. Il ne faut pas se leurrer : il s'agit d'une œuvre magique, aux pouvoirs

ensorceleurs. La neige surexposée tombant du ciel ; les branchages que l'on imagine se balancer dans la ville déserte ; les rideaux qui captent les vérités de la lumière, de la tôle caressée par le feuillage : voilà le chemin qui s'ouvre devant nous, c'est-à-dire des pages cinétiques, d'autres plus prosaïques, néanmoins révélatrices de ce lieu qui, entre errance et émancipation, naît sous nos pas malgré les combats des voix dans nos têtes. D'une beauté indicible et poétique, *Le jardin d'après* ne donne pas à lire un propos clair et manifeste, mais (et c'est sûrement plus valable) libre. Pour reprendre les mots d'une autrice dont le ton et l'univers me font penser à ceux de Proulx, ce livre provoque le « désir d'être réenfantée et extirpée de [s]oi par une phrase qui serait en même temps la mienne et celle d'un autre, d'une ligne qui ouvre un autre monde qui serait exactement celui-ci, sans que je m'y retrouve³ ».

Le jardin d'après appelle ce monde parallèle au nôtre, mais qui le croise pourtant. Et sa force, c'est qu'on peut s'y retrouver aussi.

1. Lettre de James Joyce à Ernst Curtius, dans Richard Ellmann, *James Joyce*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987.

2. www.annemarieproulx.com/fr/projets_2019terreseloquentes.php.

3. Frédérique Bernier, *Hantises*, Montréal, Nota bene, Coll. « Miniatures », 2020.

Erratum | Dans le numéro 181 de LQ, Emmanuel Simard a critiqué l'ouvrage *L'illusion postmoderne ?*. Dans son texte, on aurait dû lire que la performance de Joseph Beuys est analysée par Chantal Boulanger.



★★★★

Anne-Marie Proulx
Le jardin d'après

Paris, Loco
2021, 192 p.
40,95 \$